Troyes d'Orient dans un parc séquanien

Note d'enjeux

L'idée d'habiter une mégalopole vivable, installée dans un parc est on ne peut plus séduisante.

Sa dimension y devient un atout et non un repoussoir à trajets. Qui n'aimerait pas vivre dans un parc arboré traversé par la magie de l'eau tout en bénéficiant des aménités de la ville habitée ou proche ? On peut y imaginer proximité de vie quotidienne et grande échelle de coopérations. Le contraire d'une vie recluse dans des territoires d'entre-soi juxtaposés, bornés par la banalité des consommations standards, exploités par des firmes prédatrices et lointaines. Une vie attachée à un sens choisi et non contraint, la ville dense, la campagne paisible, les deux à certains moments de la vie, où devenir ce que l'on est dans l'arc en ciel des possibles de chacun.

Cette idée a un ennemi farouche, nous. Nous qui surexploitons les ressources fossiles et naturelles au point de détruire ce que nous avons de plus précieux : la biodiversité dont nous faisons partie intégrante, le climat dont nous avons oublié qu'il est notre premier pourvoyeur de ressources renouvelables, l'eau que nous buvons, dont nous arrosons les productions agricoles, et jusqu'à l'air que nous respirons.

Cet ennemi farouche a une qualité : celle de pouvoir changer et ce au point de redresser la fabrication de la géographie humaine qu'il a appelé la révolution industrielle pour la remplacer par ce qu'il appelle un développement durable. Moyennant une transition qui remet dans le droit chemin les égarements générateurs de crises à répétitions : écologiques, économiques, sociales, financières.

Au premier abord, cette transition se heurte à un obstacle majeur : elle demande de changer nos modes de vie et de consommations, ce qui ne peut se faire que pour un mieux vivre ; mais elle demande aussi de changer nos modes de réflexion, nos savoir-faire et nos compétences, ce qui est moins impressionnant car nos révolutions économiques nous promettent en tout état de cause de changer de métier plusieurs fois dans une vie. Ces changements individuels, chacun peut les décider, en une ou plusieurs fois, sans rien demander à personne. Ils sont la moitié la solution. Ils peuvent générer emploi local, bien être et cadre de vie, apaisés.

Traduites sur les territoires, la transition se fait plus amène. Et c'est l'autre moitié de la solution. Nous avons besoin de changer les productions et les consommations locales, les flux de personnes, de marchandises, de connaissances et d'argent entrants et sortant de nos territoires. Ce que l'on peut appeler le métabolisme de nos territoires générateurs aujourd'hui de gaz à effet de serre, destructeurs de biodiversité et de ressources.

Changer ce métabolisme a un horizon, celui du franchissement du seuil de déclenchement des 2°C. A lire les rapports des scientifiques du climat, ce seuil est atteint à deux mandats municipaux d'ici. Diminuer d'ici là nos émissions d'un tiers repousserait le seuil d'une petite dizaine d'années ; précieuses.

Autant dire que le temps des grands projets est passé. Nous avons besoin d'imaginer une multitude de petits projets locaux, massivement reproductibles, aptes à changer ce métabolisme existant, aptes aussi à nous pousser à changer de modes de vie.

Autant dire que le neuf devient marginal, l'enjeu est bien la réinvention écologique des territoires qui sont nos yeux.

A vue d'homme, cette utopie là a une caractéristique : elle a une obligation de résultat, dans le temps qui reste.

Techniquement, travailler quatre champs d'action peut en faire une utopie réaliste : la nourriture, les déplacements, les bâtiments, la production d'énergie. Avec cette évidence : la nourriture, les éco matériaux, les éco énergies poussent à la campagne et sont consommés en ville. Mieux, ils peuvent stocker du carbone plutôt qu'en émettre.

Il y faut une boussole, un objectif zéro émissions carbone, comme Copenhague est en train de l'atteindre et Paris l'a programmé ; et un compteur de vitesse, l'empreinte carbone du territoire[1].

Nous avons là un levier majeur pour faire bouger nos territoires et ceux qui y vivent, changer le rapport ville-campagne, construire une géographie humaine en harmonie avec la géographie physique et avec le reste du vivant.

Au pied de ce mur, Quels seraient les apports irremplaçables de chacun des 4 territoires ? En quoi auraient-ils des démarches communes, reliées par les vents d'ouest et le fil de l'eau ? Comment les amener à communiquer leurs chemins de transition, échanger les meilleures pratiques, booster les solutions ?

Jean-Michel Vincent

[1] Ce tableur en permet le calcul, gratuitement, de la commune à la région : http://agirlocal.org/kit-transition-locale/